

ÉCHOS DES CONFÉRENCES SÉBASTIEN FAURE...

Les contradicteurs qui ont pris la parole après chaque conférence de notre camarade peuvent se diviser en deux groupes bien distincts: les théologiens et les humanitaires «*évolutionnistes*». Le groupe des théologiens, le plus nombreux, étant donné que la première conférence prévoyait la négation déiste, n'a pas présenté une bien grande variété d'arguments; pour eux l'homme est mauvais, et malgré le sacrifice de J.-C, qui est mort sur la croix pour nos péchés, comme l'on sait, ils continuent à nous inviter, comme remède à la chaîne interrompue de ces mêmes péchés à nous approcher de Dieu et de son fils unique; l'homme ne peut rien par lui-même, il faut donc qu'il accepte la collaboration divine. En écoutant ressasser ces piètres arguments évangéliques nous ne pouvions nous empêcher de penser à la triste culture que reçoivent ces malheureux pasteurs.

Comment ces partisans du libre-arbitre - cette doctrine surannée, comme l'a appelée Sébastien Faure - peuvent-ils venir nous dire que l'homme ne peut rien par lui-même tout en le déclarant libre et responsable de toutes ses actions? M. le professeur Barde, en venant opposer sa foi de croyant aux négations du conférencier, s'est cru très malin en cherchant à s'attacher les citoyens suisses qui pouvaient se trouver dans l'auditoire, en leur montrant les vainqueurs de Morgarten, croyants et patriotes, énergiques, contrairement au dire du conférencier, qui représentait la foi comme un déprimant, de la volonté. Cruelle erreur: cet appel au patriotisme a fait long feu. M. Barde est néanmoins en progrès. Il y a quelque trente ans, en répondant au rationaliste M. Ferdinand Buisson, il se mettait à adresser une fervente prière à son Dieu: «*Mon père, tu l'entends!*». Tout évolue, même les pasteurs les plus confits en orthodoxie.

C'était vraiment pitié d'entendre le gras, robuste et débordant de santé, M. Frank Thomas, pasteur ayant rompu avec l'Église officielle, s'écrier qu'il aimerait mieux mourir s'il devait abandonner sa croyance en Dieu. Ne mourez pas, cher pasteur, conservez-vous pour votre troupeau de vieilles filles du Victoria-Hall et pour votre auditoire dominical qui préfère l'élégance de ce lieu de réunion aux froides stalles de St-Pierre. Cependant, un conseil à donner en passant. Gardez-vous d'apporter à la tribune les échos cancaniers de votre petite chapelle; vous donnez ainsi une preuve du déterminisme de vos actions par l'influence du milieu. Vous comprenez, sans doute, M. Frank Thomas?

Assez jésuitiquement il s'était efforcé, à son tour, d'appeler, sans y réussir mieux, les applaudissements de la partie genevoise du public en rappelant le meurtre de la reine Élisabeth d'Autriche. Le conférencier lui a répondu en lui montrant dans l'histoire des révolutions et de leurs prodromes des faits qui ne sont pas toute l'histoire. Nous nous permettrons à notre tour de lui rappeler Calvin qui fit expier sur le bûcher les hérésies de quelques-uns, de Michel Servet entr'autres; cependant, ce n'est pas là toute l'histoire de la Réforme.

Nous parlerons pour mémoire seulement de MM. les pasteurs Sauvin et Dubois qui, dans cette question du libre arbitre et du déterminisme, se firent si proprement remettre en place par le conférencier; il ne nous convient pas d'insister.

M. Carrier, prêtre catholique-libéral, est venu revendiquer les droits de la conscience, qu'il a appelée «*étincelle divine*», et Dieu la sanction nécessaire aux actions humaines. Il rappela Robespierre disant à Chaumette: «*Avec ton athéisme, tu feras un monde sans espoir; la doctrine est désespérante, donc elle est fausse!*». Robespierre était un autoritaire et un gouvernant; à ce titre il avait besoin d'un peuple imbu d'idées religieuses et déistes, s'inclinant devant la toute puissance des lois et du législateur comme devant l'incarnation d'un être déclaré suprême pour les besoins de l'autorité. Les gouvernants peuvent être personnellement athées, il tâcheront à conserver les idées religieuses au sein du peuple comme le meilleur moyen de conservation des institutions. A Genève nous en avons un exemple frappant dans le gouvernant Favon, matérialiste et athée, mais défenseur des Églises, adversaire par opportunité de toutes les ruptures préconisées entre l'Église et l'État. Quant à une morale sans sanction, qui effraye tant M. Carrier, nous lui

conseillerons la lecture du livre du philosophe M. Guyau: *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*.

M. Berthoud, professeur de théologie, est venu apporter à la tribune l'appoint de sa grosse vanité; son appel à la croix blanche sur fond rouge est demeuré sans succès, de même sa malencontreuse allusion à l'internement en Suisse des soldats français en 1870; nous devons cependant le remercier ici, car il a permis à Faure de lui démontrer, oh! poliment toujours, qu'il était ignare comme un âne pour tout ce qui touche au socialisme.

Les humanitaires «*évolutionnistes*» en la personne de M. R. Law, à la salle Bonfantini, et de M. Robert Kaiser, peu compris à la tribune en raison de sa voix faible peu faite pour un aussi vaste hall que le Bâtiment électoral, ont eu la bonne idée de donner à la *Tribune de Genève* un résumé de leur contradictions.

Les deux, à part quelques variantes, sont pour l'évolution, que personne ne contesterait si, à côté de cette évolution qui est enrayée par tous les moyens juridiques et économiques, une coalition consciente d'intérêts privés et d'intérêts de caste ne se développait pour faire dévier les idées nouvelles, pour faire échec aux besoins nouveaux qui agitent l'humanité. C'est ce dualisme, cette lutte entre les idées du passé et les besoins nouveaux qui déterminent à certains moments des explosions révolutionnaires. A la coalition formidable des capitaux, créant des trusts sur des articles de consommation, tels les accapareurs du blé avant la révolution française, et sur d'autres produits nécessaires à la fabrication, sur les métaux, faisant sanctionner des monopoles par les gouvernants qui tous, monarchistes ou républicains, sont à la dévotion et à la merci des capitalistes, les producteurs, les ouvriers, tous ceux qui peinent pour gagner leur pain de chaque jour opposent l'organisation ouvrière, luttent, relèvent le gant jeté par la coalition capitaliste; chaque jour l'acuité de la lutte devient plus sensible; les travailleurs prennent petit à petit conscience de leur nombre et de leurs droits depuis trop longtemps méconnus; au groupement des capitaux ils répondent par le refus du travail, et leur esprit de solidarité grandissant commence à faire trembler toute la clique politicienne, de l'opportunisme bourgeois au socialisme légalitaire, effrayé des responsabilités prochaines à prendre ou à rejeter. A une situation aussi tendue que celle de notre époque venir parler de tranquille évolution, c'est méconnaître le développement qu'a pris le capitalisme, c'est vouloir condamner les révoltes des travailleurs a priori, c'est admettre la soumission définitive du prolétariat, c'est condamner aussi son développement ultérieur, l'ascension vers une vie meilleure qu'il veut acquérir par la lutte et non pas par son effacement devant ses maîtres actuels.

M. Robert Kaiser a dit que «*nos institutions démocratiques rendaient complètement superflue toute révolution*». C'est méconnaître l'histoire de son propre pays. Dans le passé les paysans se sont révoltés contre la tyrannie politique et économique des villes, c'est par le martyre des plus dévoués d'entre eux et après plusieurs siècles de luttes qu'ils sont parvenus à la reconnaissance de leurs droits. Aucune transformation profonde dans les institutions politiques de la Suisse ne s'est faite sans révolution; le suffrage populaire lui-même a été acquis par la révolution; le Tessin, pour se débarrasser du joug clérical, a dû prendre les armes il n'y a pas si longtemps, et vous voudriez que, pour une transformation aussi profonde que celle qui changera les formes de la propriété - homicide chez nous comme partout ailleurs - la libre discussion soit de force à présider à un pareil travail d'assainissement? C'est le fer, c'est le soc de la charrue révolutionnaire qui devra fouiller au plus profond du terrain social pour empêcher la reconstitution des privilèges abattus.

Est-ce à dire, comme l'ont cru MM. Kaiser et Law, qu'il s'agisse d'une transformation faite du jour au lendemain? Non pas. Ils ont pris les mots «*lendemain de la révolution*» dans le sens précis et limité d'un jour succédant à l'autre. Nous savons, aussi bien que ces messieurs, que les habitudes, les pensées des hommes veulent du temps pour se modifier; cependant, cette modification s'accomplit tous les jours et plus que tous les livres de bibliothèques, qui ont depuis longtemps condamné le régime capitaliste, les révoltes des esclaves modernes portent la lumière dans les cerveaux obscurcis.

La révolte et la loi sont incompatibles. Comment pourrions-nous envisager la révolte nécessaire du prolétariat et lui recommander l'usage de la loi et son respect subséquent? En apprenant aux hommes à ne pas compter davantage sur les décrets d'une providence que sur ceux des législateurs, toujours en quêtes de dupes, nous leur rendrons l'initiative qui leur fut enlevée par les faiseurs de lois et les prêcheurs de passivité.

Lorsque Sébastien Faure, répondant à M. Kaiser, qui envisageait la nécessité de la loi même après une révolution communiste, lui montrait que sur 100 lois promulguées, 63 concernaient la propriété, 25 le respect des lois et des institutions qui les élaborent ou les appliquent et 12 seulement la sécurité des personnes, nous aurions souhaité qu'il s'étendit davantage sur l'inefficacité de la loi dans la plupart des cas et sur son inutilité constatée quant à la prophylaxie des délits. Nous pouvons dire à M. Kaiser que, actuelle-

ment déjà, bien que la loi nous prenne dès le berceau pour ne nous lâcher qu'à la mort, et encore, et malgré l'éducation qui nous enseigne le respect de la loi, fût-elle l'absurdité même, le nombre des individus qui se gardent de la loi comme de la peste, sont plus nombreux qu'on ne le suppose. Beaucoup sont prêts à toutes les concessions mutuelles plutôt que d'aller exposer leurs différends devant des juges ignorant tout, du fond et de la forme. Il est certaines communautés où les membres ne s'adressent jamais à la loi; ils aplanissent, dans le giron de leur association, les difficultés qui peuvent surgir entre eux.

Que prouve cette continuelle élaboration de lois nouvelles et leur extension dans tous les domaines, sinon que les conditions dans lesquelles s'accomplit le pacte social sont contraires à l'instinct de la sociabilité; l'abondance des lois ne peut pas prouver une civilisation supérieure puisque chaque individu se croit pour ainsi dire obligé de réclamer une loi nouvelle pour la protection de ses petits intérêts contre un voisin qu'il traite ainsi en ennemi. Voyez quel bel usage font les législateurs des prérogatives que notre bêtise leur concède. Hier, c'était une loi contre les associations ouvrières pour les lier de telle sorte que toute lutte contre le capitalisme devienne impossible; aujourd'hui c'est une loi dirigée contre quelques-uns d'entre eux, mangeant à plusieurs râteliers de la crèche gouvernementale, comme si toute cette engeance n'avait pas pour but de profiter à son heure de la manne législative sous ses formes variées. Le beau contrat social et la belle civilisation que voilà!

Les journaux ont essayé d'atténuer l'effet des conférences Faure dans l'esprit public. Comme on pouvait s'y attendre, les périodiques religieux ont été suffisamment venimeux. Citons parmi ces derniers le *Progrès Religieux* et le *Trait d'Union* entre jeunes et vieux de l'école de théologie de Genève, où professe le malheureux M. Berthoud, encore tout ébouriffé de sa fâcheuse mésaventure; dans cet opuscule le patois de Canaan fait bon ménage avec l'argot d'Aristide Bruant. Pauvre école de théologie, tu n'avais pas besoin de ce trait d'union; les vieux sont de grands enfants et les jeunes y sont vieux avant l'âge. Le *Journal de Genève*, le *Genevois*, la *Tribune*, le *Courrier*, la *Suisse* y sont allés d'articles aigre-doux où l'on s'efforce de remettre en meilleure posture les malheureux théologiens si pitoyables dans leur argumentation d'un autre âge. Le *Journal* a pondu un article d'un ridicule achevé; ce doit être quelque officier qui a écrit cela; les critiques du militarisme l'ont rendu furieux; il exhale dans une trentaine de lignes un ressentiment que l'on devine bien personnel. Pauvre petit! on lui a bousculé son dada. Pour les gens du *Journal* tout est pour le mieux en Suisse. Nous connaissons ce refrain. Cependant, et pour ne pas sortir de Genève, nous rappellerons à ce Monsieur qui vitupère en se payant d'audace que 800 familles protestantes sont assistées par les diaconies; qu'à côté de cela chaque famille riche a ses pauvres, sans préjudice encore des gens soutenus par le bureau de bienfaisance et les institutions similaires. Une jolie population que vous préparez là avec votre charité qui ne relève pas mais qui entretient au contraire des faméliques dans un état d'aplatissement suffisamment complet pour que vous et les vôtres vous puissiez jouir de votre haute supériorité. Ah! si le prolétariat suisse écrivait ses cahiers de doléances pour ce commencement de siècle il apparaîtrait propre notre pays sucé, rongé par les capitalistes. A Bâle et à Zurich où, depuis près de dix mois, une crise sévit sur l'industrie, la prostitution a augmenté dans une proportion effrayante; je le tiens d'un de vos amis zurichois. Voilà votre œuvre, messieurs les possédants! Parlez après cela du «*trésor de liberté*» conquis! votre ritournelle de patriolâtre n'est plus goûtée, vos pasteurs, en voulant jouer cet air-là se sont fait siffler d'importance; c'est peut-être ce qui vous a mis dans cet état d'exaspération!

A ce concert des journaux bien pensants nous regretterions de ne pas y joindre les folichonneries de la Sentinelle de La Chaux-de-Fonds qui, par la plume de son rédacteur en chef, le socialiste Walter Biolley, traite notre camarade Faure de plagiaire. Que ce démissionnaire intermittent se rassure, ses idées ne sont pas de celles qui se puissent plagier, quant à ses actes... ah non, nous sommes plus logiques que ça.

Parmi les critiques qui ont été faites nous devons mentionner celles insérées dans le *Signal de Genève* sous la signature P.M., qui émanent d'un homme dont la logique n'eût pu se laisser aller au dénigrement systématique de certains journalistes; nous regrettons que la longueur de cette revue ne nous permette pas de la reproduire.

Contrairement à l'adage latin nous croyons que les paroles prononcées dans ces conférences, que les idées émises ne s'envoleront pas au souffle du vent; elles trouveront au contraire un terrain propice à leur germination chez tous ceux qui placent davantage leur espoir dans l'initiative des individus que dans la croyance aveugle aux sauveurs et à la magie de leurs décrets.

Georges HERZIG.